HAL
open science

Exil ou " des-exil "? Les retours impossibles des personnages de Fernando Aínsa et Andrea Blanqué.

Fatiha Idmhand

To cite this version:

Fatiha Idmhand. Exil ou " des-exil "? Les retours impossibles des personnages de Fernando Aínsa et Andrea Blanqué.. Brando Oscar; Braillon-Chantraine, Cécile; Dei Cas Giraldi, Norah ; Idmhand, Fatiha. Navegaciones y regresos. Lugares y figuras del desplazamiento, P.I.E Peter Lang, Bruxelles, Bern, Berlin, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien., p.201-215, 2013, Trans-Atlántico, ISBN 978-2-87574-087-8. hal-00877125

HAL Id: hal-00877125

https://hal.science/hal-00877125v1

Submitted on 7 Nov 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Exil ou « des-exil » ? : les retours impossibles des personnages de Fernando Aínsa et Andrea Blanqué

FATIHA IDMHAND[1]

Université du Littoral Côte d'Opale, Lille Nord de France

ESTAMOS aquí, somos de allá.
He aquí una proposición simple para empezar[2].

Depuis la fin du XIXème, l'histoire de l'Uruguay est celle d'incessants allers/retours. Entre 1830 et 1900[3], les pays du Río de la Plata, et l'Uruguay en particulier, furent les terres d'accueil de milliers d'européens partis en quête d'une vie meilleure dans les nouveaux *El Dorado* de l'Amérique, encouragés par des agences de prospection et de propagande qui incitaient alors les artisans, entrepreneurs et banquiers[4] à s'expatrier vers la « Suisse » de l'Amérique. De 1936 à 1945, le mouvement migratoire connaît une nouvelle impulsion à la faveur des guerres et dictatures du vieux continent (Espagne, Italie, Allemagne…) qui génèrent de nouvelles diasporas à travers le monde. Longue est alors la liste des personnalités, espagnoles notamment, qui traversent l'Atlantique et choisissent les Amériques en guise de refuge. Jusqu'à la fin des années cinquante, le pays jouit d'une relative tranquillité et ne connaît presque pas l'exil. L'intensification des crises et mouvements

---

1 Pour citer cet article : Idmhand, Fatiha, *Exil ou «des-exil »? Les retours impossibles des personnages de Fernando Aínsa et Andrea Blanqué*, in Brando Oscar, Braillon-Chantraine, Cécile, Dei Cas Giraldi, Norah, Idmhand, Fatiha (eds.), *Navegaciones y regresos. Lugares y figuras del desplazamiento*, Collection: Trans-Atlántico / Trans-Atlantique - volume 3, P.I.E. PETER LANG, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien, **2013**. 355 p., (ISBN 978-2-87574-087-8) ; p. 201-215.

2 Fernando Aísa, *Travesías. Juegos a la distancia*, Ed. Litoral, Málaga, 2000, p. 9.

3 José Pedro Barrán, *El nacimiento del Uruguay moderno en la segunda mitad del siglo XIX*, Red Académica Avanzada del Uruguay RAU2, 1995, http://www.rau.edu.uy/uruguay/

4 C'est ainsi que dans les Pays basques français et espagnols par exemple, des agences se sont spécialisées dans le « recrutement » et la propagande auprès des familles et surtout, des futurs entrepreneurs (comme la famille Supervielle). Voir, Adela Pellegrino, *La emigración en el Uruguay actual: ¿El último que apague la luz?*, Centro UNESCO de Montevideo, www.unesco.org.uy/centro-montevideo

sociaux jusqu'à la fin des années 1960 change ensuite la donne et marque une rupture radicale dans le sens des déplacements : les premières détentions politiques, la féroce répression militaire, l'installation progressive des dictatures sanguinaires du Cône Sud et l'application de l'inqualifiable Plan Condor provoquent une émigration inédite jusqu'alors et qui se prolongera au-delà de l'époque dictatoriale, jusqu'aux crises économiques des années 2000. L'amplification du phénomène exilique tout au long de ces années est considéré comme l'un des problèmes les plus « traumatisants du passé récent » uruguayen[5], il est « préoccupant »[6] selon les autorités politiques, qui jugent cette expatriation comme l'une des plus massives du monde[7]. Depuis le dernier tiers du vingtième siècle, l'inversion brutale du mouvement migratoire a ouvert une nouvelle étape dans l'histoire des mouvements de population de ce pays et dans la perception du phénomène par les uruguayens ; en effet, sa massification et l'analyse de ses effets constituent un objet d'étude privilégié pour de nombreux chercheurs, mais également une immense source d'inspiration pour les artistes, en particulier pour les écrivains. La littérature, jamais insensible au monde qui l'entoure, a donc intégré la réalité statistique en installant la thématique exilique dans ses productions.

Nombreux sont les titres présents dans les librairies qui suggérent par leurs titres des voyages, des départs, des migrations ou des traversées « transatlantiques ». Souvent destinés à attirer l'œil d'un public très sensible à la question, ces livres témoignent dans le même temps d'une préoccupation réelle. C'est donc ainsi que le lecteur devrait interpréter la fonction des personnages souvent inspirés de situations (familiales) réelles, qui habitent ces récits et qui apparaissent déboussolés, désaxés, le regard tourné vers l'une ou l'autre rive de l'océan, tantôt vers le pays

---

5 Hugo Acevedo, *El Uruguay del exilio*, La República, 03/12/2006 - AÑO 11 - Nro.2390, http://www.larepublica.com.uy

6 Enrique Coraza de los Santos, in *Scripta Nova*. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales. - *Migración y cambio social*, Número extraordinario dedicado al III Coloquio Internacional de Geocrítica (Actas del Coloquio), Universidad de Barcelona, Nº 94 (1), 1 de agosto de 2001, http://www.ub.es/geocrit/sn-94-46.htm

7 Le pays a, par ailleurs, l'un des taux de natalité les plus bas du continent américain et les spécialistes calculent qu'il faudrait près de trois siècles pour parvenir à doubler la population uruguayenne. Un rapport sur les migrations internationales publié en 2007 estime à près de cinq cent cinquante mille le nombre d'uruguayens qui vivent actuellement à l'étranger − dans une trentaine de pays − soit près de dix pour cent d'une population qui compte à peine trois millions et demi de personnes. Daniel Macadar, Adela Pellegrino, *Informe sobre migración internacional, Encuesta Nacional de Hogares Ampliada del Instituto Nacional de Estadística* (INE), 2007, http://www.undp.org.uy

d'origine de l'aïeul, tantôt vers celui de l'exil de l'enfant[8]. Des héros restent, d'autres partent, quelques-uns rentrent après le long exil de la dictature, d'autres jamais, les protagonistes de ces œuvres sont souvent membres de familles désagrégées par l'exil comme nous avons pu le lire dans les romans de María Silva Schultze par exemple[9] et les tonalités de l'écriture empreintes de nostalgie, de souvenirs du passé et du désir de partager avec les autres les enseignements tirés de l'Histoire. Souvent, c'est une mémoire amoindrie par la longue proscription qui est au cœur de la fiction, d'autre fois, c'est une quête identitaire qui amorce un récit qui s'ouvre sur la nécessité d'un départ, ou d'un retour.

Il est intéressant de constater que, de plus en plus, les écrivains se tournent vers des personnages plus jeunes et qui reflètent des exodes plus récents : ceux d'une génération impactée par des crises qui se succèdent depuis 2002, voire depuis 1980, c'est-à-dire dans la plupart des cas, depuis la naissance de ces jeunes[10]. Alors que le contexte exilique est différent, c'est la recherche d'un travail qui motive le départ vers des pays présumés « riches » tels que les États-Unis ou l'Europe, les pays envisagés sont le plus souvent ceux des parents ou des grands-parents et le prétexte, celui d'un arbre généalogique dont les racines sont ailleurs. La dimension politique de l'exil des parents[11], et des récits qui les mettent en scène, disparaît ici au profit, comme à la fin du XIXème siècle, de l'impératif économique lequel renforce par l'instabilité et la précarité des situations qu'il engendre, le sentiment d'étrangeté. La volonté de tenter sa chance autre part et accompagnée d'une nécessité ambiguë, celle de renouer dans le même temps avec des origines lointaines. Les personnages apparaissent donc partagés entre deux mondes dont l'un, par chance (ou opportunisme), leur offre de meilleures perspectives. Il est alors intéressant d'étudier la manière dont ils construisent la nécessité de l'exil autour de la notion de « retour », comment les « re »commencements sont projetés dans des pays dont les protagonistes ne sont pas partis. Nous nous proposons d'interroger le

---

8 Voir Fatiha Idmhand, *L'Uruguay, pays de tous les exils ?*, in *Penser en exil. Intellectuels et mobilité*, Cahiers de la Méditerranée, n°82, 2011, p. 149-162. Article en ligne sur : http://cdlm.revues.org/5729

9 *Ibid*.

10 « El proceso de la dictadura que vivió nuestro país entre 1973 y 1985, llevó entre otras cosas, a que miles de uruguayos debieran emigrar del país, solo en 1974, segundo año de la dictadura, se fueron alrededor de 65.000 personas, en una de las corrientes emigratorias más grandes de la historia en un solo año », in Daniel Macadar, Adela Pellegrino, *Informe sobre migración internacional, Encuesta Nacional de Hogares Ampliada del Instituto Nacional de Estadística* (INE), *op.cit.* .

11 Pour cette génération née dans les années 1970-1980, les parents ont souvent connu la Guerre Civile espagnole, la dictature franquiste, la Seconde Guerre Mondiale, les dictatures du Cône Sud.

cheminement de personnages qui héritent de l'exil et la façon dont ils se fabriquent un passé, une histoire et un avenir dans des pays qu'ils ne connaissent pas. Pour étudier ces utopies de « retours sans allers », les textes de deux écrivains contemporains qui ont eux-mêmes connu une ou des expériences de l'exil nous serviront d'exemples : ceux de Fernando Aínsa dans un premier temps, puis ceux d'Andrea Blanqué. Nous comparerons leurs approches et analyserons les procédés de leurs écritures afin de comprendre de quelle façon l'échec accompagne les expériences.

La circularité de l'*ici* et du *là-bas.*

L'œuvre de Fernando Aínsa est bercée par le motif migratoire et par une histoire qu'Alfredo Alzugarat appelle "circulaire"[12]. En effet, à force d'allers et de retours entre l'Espagne et l'Uruguay, entre l'Europe et l'Amérique, il a forgé une écriture « géopoétique » héritée de sa condition de migrant et du sentiment d'être perpétuellement ici et ailleurs, là et là-bas. Ses réflexions ont donné lieu à de très nombreux ouvrages critiques mais également à une importante prose et à une production poétique reconnue. De la critique à la fiction, la variété des discours est pour Aínsa le moyen de comprendre et de dessiner un monde qu'il perçoit toujours en mouvement et sans frontières. Deux types de traitement de la thématique exilique nous intesseront ici, l'un poétique, à partir de l'essai *Travesías. Juegos a la distancia* (2000)[13], l'autre, romanesque, à partir du roman *Los que han vuelto* (2009)[14]. Dans les deux cas, l'idée de circularité gouverne le cheminement des personnages : pour lui, le retour est impossible et l'exil ne doit pas être posé en termes de gain ou de pertes mais comme le défi d'une reconstruction permanente. L'espace exilique est ouvert, il est traversé par un homme de passage qui doit reconstruire en permanence son rapport à la langue dans laquelle il vit, ses « racines », son idée de patrie, d'appartenance, de mémoire, de patrimoine ou de famille. Par les aphorismes, par la poésie et la forme condensée du fragment lyrique, la

---

12 Alfredo Alzugarat, *in*, Norah Dei Cas, Cécile Braillon-Chantraine et Fatiha Idmhand (eds), *Fernando Aínsa, el escritor y el intelectual entre dos mundos*, ed. Iberomaericana Vervuert, Madrid, 2010, p. 57. Voir également l'article : *Fernando Aínsa: de la España peregrina al exilio uruguayo*, in, Resonancias, 4 de julio de 2009, www.resonancias.org.

13 Fernando Aínsa, *Travesías. Juegos a la distancia*, Ed. Litoral, Málaga, 2000. Le recueil *Travesías* rintègre les aphorismes publiés par l'auteur en 1991 dans le recueil d'aphorismes *De Aquí y de Allá. Juegos a la distancia*, Montevideo, Tradinco, 1991.

14 Fernando Aínsa, *Los que han vuelto*, Mira editores, Salamanca, 2009.

voix du poète déplacé[15] résonne avec celle d'autres migrants rencontrés, croisés dans les aéroports, dans « les ports [des] grands-parents »[16], dans les villes, les cafés ou les rues. La voix poétique parcourt les frontières et les géographies traditionnelles pour dessiner, une carte du monde sans liserés ni frontières, au-delà des frontières, dans une dynamique confluente et interculturelle. Dès le titre, les déictiques « aquí » et « allá » marquent l'idée de convergence par la conjonction de coordination « y » qui les dirige l'un vers l'autre. La société qui, par les frontières, veut fixer les identités est remise en cause par un poète qui voit ces démarcations comme autant de limites pour la pensée :

> ¿**Qué** es esto de las raíces?
> Las tienen ellas, plantas y árboles,
> fijados al paisaje desde el primer brote
> hasta el rayo que los parte o la hoz que las siega.
> ¿Por qué debo tenerlas yo,
> personaje provisorio de tan diversos escenarios? [17]

Aínsa interroge la façon dont les racines fixent les hommes, tels des arbres, et restreignent les horizons autour d'une nationalité d'abord, et de la pensée ensuite. A l'inverse, le poète propose la *dérive* et l'*errance*: l'alliteration en « r » lui permet de décliner le verbe « errer/errar » en français et en espagnol .

> Me gustaba la palabra francesa « *errance* ». « ¿Erramos » allá? Tal vez por eso estamos aquí: ¿Erramos en la *errance* o erramos porque estamos en *errance*?[18]

Le poète prône donc le nomadisme[19], l'être en errance; lui qui est né en Espagne, a grandi en Uruguay, vécu à Paris avant de retourner en Espagne se pose comme celui qui pourrait incarner cet « être en errance » :

> Nacido en otro país, viviendo en éste, la distancia de tu exilio se puede medir en el gesto gráfico del compás de tus dedos abiertos sobre un planisferio (…). Al exilarse se trazan una serie de líneas personales en el espacio. El sistema de fuga propio define los límites de una cartografía intransferible.[20]

---

15 Nicole Lapierre parle d'artistes déplacés pour évoquer l'exil et le décalage productif des diasporas juives. Voir, Nicole Lapierre, *Pensons ailleurs*, Folio, Paris, 2006.

16 Fernando Aínsa, *Travesías. Juegos a la distancia*, *op.cit*, p. 18.

17 Fernando Aínsa, *Aprendizajes tardíos*, Renacimiento, Sevilla, 2007.

18 *Ibid*., p. 9.

19 Voir Fernando Aínsa, *Palabras nómadas: nueva cartografía de la pertenencia*, Iberoamericana, Madrid, 2012.

20 Fernando Aínsa, *Travesías. Juegos a la distancia*, *op.cit*., p. 10-11.

L'errance, le verbe errer indiquent que le parcours tracé n'a pas de point final, l'exil est une expérience ouverte, sans fin[21], comme le confirment les titres donnés aux chapitres et sous-chapitres du recueil : *De aquí y de allá, Vivir a la intemperie, Los des-aforados, Vuelta y revuelta, El ser del sur, De océano a océano, Los cambio interiores, Partir y repartir, El centro, La distancia Norte\Sur, ¿Ser o estar en el Sur ?* Les aphorismes dessinent une trajectoire sphérique, où le sujet réalise la « conquête de soi par l'autre »[22], à travers la rencontre avec l'autre. Cependant, le poète ne manque pas de souligner la précarité que provoque cet état ainsi que la perte de repères et le sentiment d'être toujours « étranger », y compris au terme du déplacement :

> Vuelves y te sientes extraño.[23]
>
> El término que estuvo de moda, el *best-seller* periodístico: el « desexilio », que hoy suena tan fuera de contexto. [24]
>
> Hay que reconocer que fonética y eufónicamente es una palabra imposible.
>
> Propongo, por ello, el juego del desexilio: Repetir cada vez más rápidamente, el siguiente trabalenguas : « Estoy exilado. El desenxiliador que me desexilie, buen desenxiliador será »
>
> Unos van, otros vienen. Unos vuelven, otros se « revuelven ».
>
> De estas revueltas, esperemos que saldrá algo bueno.
>
> Partir, « repartir ».
>
> Parto mi corazón en pedazos y lo reparto.[25]

On comprend donc que le « des-exil » est impossible, que le retour est inenvisageable : rien ne permet pas d'effacer les allers. Une fois parti, le sujet entre dans une autre territorialité, celle de l'exil, un univers fait de miroirs concaves qui renversent, en permanence, une réalité contradictoire, paradoxale qui va toujours « de » ou « vers » le pays[26].

---

21 « Todo ha cambiado de golpe al haber perdido pie. La geografía natal quedó recortada en un recuerdo que se guardó para siempre en el momento de partir. », *Ibid*., p. 31.

22 *Ibid*., p. 29.

23 *Ibid*., p. 56.

24 Voir à ce sujet José María Naharro-Calderón, « De exilios, interxilios y desexilios », *in*, *Exilios y Residencias. Escrituras de España y América*, Iberoamericana Vervuert, Madrid, 2007, p. 146-148.

25 Fernando Aínsa, *Travesías. Juegos a la distancia*, *op.cit*., p. 62.

26 Aínsa repère d'ailleurs dans la littérature d'autres écrivains, un paradigme comparable : celui de se sentir toujours « autre » au sein d'une communauté :

« Cristina Peri escribe que :

« El país donde quisiéramos volver

ya no existe

Lo perdimos en el intento

C'est ainsi lorsqu'il se retrouve dans ce Sud aux accents du Nord, au milieu d'Européens en exil[27] et de la « tragédie » d'une Amérique qui vit dans le sentiment d'étrangeté[28]. Les allusions aux boussoles qui perdent le Nord, l'image des routes parallèles et la manipulation des champs lexicaux-sémantiques de la nostalgie et de la distance métaphorisent alors l'égarement, comme dans la section intitulée « El Sur, ¿tierra de destierro del Norte ? » qui demande aux *rioplatenses* pourquoi ils tournent le dos à l'intérieur[29], à l'Amérique :

> Desarraigo, descolocación, nostalgia de un mundo que no se conoce, sensación de exilio, son las semillas de las que fueron portadores los emigrantes del Norte que llegaron al Sur. Arraigados y perpetuados en el Sur reiteran su nostalgia del norte y alimentan el ambiguo sentimiento de marginalidad que caracteriza al rioplatense de hoy, esa sensación de estar « descolocado», de vivir en la « orilla de la historia », la historia que hacen otros y cuyos prestigiosos escenarios parecen estar « arriba » avizorado desde lejos.[30]

La portée des interrogations du poète est amplifiée par le format condensé du fragment qui interpelle davantage le lecteur. Parce qu'il ne regarde pas dans la bonne direction, l'habitant du Cône Sud, vit avec la sensation de n'être de nulle part, d'être « des-exilé » comme José Luis, le personnage principal de *Los que han vuelto* (2009). Dans ce roman, Aínsa met en scène un jeune chilien né de parents espagnols qui décide à la mort de sa mère, d'entreprendre un voyage vers Saragosse et la Navarre, afin de découvrir les terres où sont nés ses parents. Dès les premières pages, dans son introduction-épilogue, le narrateur livre les clés du roman et l'issue de l'histoire de ces deux « espagnols », père et fils, dont il circonscrit le parcours autour de deux dates, 1937 et 1973, et de deux pays : l'Espagne et le Chili. Les personnages sont banals « Ni Ramón en 1937, ni José Luis en 1973 han sido héroes »[31], deux êtres

---

de construir el país donde quisiéramos vivir. »

Por eso, tal vez, se quedó a vivir en Barcelona. », *Ibid.*, p. 56.

27 « ¿Dónde empieza en realidad el Sur ? (…) Borges lo confesó sin ambages : « La Argentina está poblada de europeos en exilio » ». *in*, Fernando AÍNSA, *Travesías. Juegos a la distancia*, *op.cit*. p. 81.

28 « El drama de América es la repetición del drama de la extranjería del hombre en el mundo », *Ibid*., p. 82

29 « Montevideo definía, gracias a la « visión atlántica » que proyectaba hacia el Norte, lo que era « el país visible », es decir un país europeizado. Detrás quedaba el « país invisible », ese « transpatio» (sic) de un continente ignorado durante décadas, porque « vivir de espaldas » a la realidad del « interior » era un modo de vivir de « de espaldas a Latinoamérica » », *Ibid*., p. 83-84

30 *Ibid*., p. 82.

31 *Ibid*., p. 14. (à noter une erreur de transcription dans le prénom du fils appelé par erreur Juan Carlos dans cette page 14 du roman).

ordinaires qui seront malgré eux victimes de l'Histoire, des contextes politiques et de l'amère ironie du sort. C'est le décès de la mère suite à un accident de voiture qui déclenche chez José Luis le désir de partir. Le deuil et les tensions croissantes[32] avec le père amplifient le sentiment de manque et projettent le personnage dans l'exil. L'impératif politique (ou économique) n'est donc pas le fondement du départ, mais une crise de conscience.

> Me siento más español que otra cosa, que ni fui concebido en este hemisferio.

> Pues me voy a Zaragoza a eso, pero luego me iré a Pamplona a encontrar las raíces de mi madre y su familia y todo lo que no sé de ella. Iré a Torrelodones, iré a Madrid, iré a Valencia, cruzaré la frontera por los Pirineos, si puede ser a pie. Pasaré por los Pirineos y terminaré en Argelès. Tengo mucho que reconstruir allí, tengo que entender, tengo que dar un sentido a todo lo que no lo tiene. Así no puedo seguir, ¿adónde voy, si no me voy? . En ese irse para encontrarse, es ese no quedarse paro no ir a ningún lado.[33]

Pour justifier la nécessité d'un « retour » ou « viaje de reconocimiento »[34], les prétextes évoqués sont ceux du sang, de la nationalité et de l'appartenance à d'autres racines : la conception in vitro est d'ailleurs la caution qui sert à construire le lien « national » qui manquerait au personnage. Ses arguments sont ensuite ceux de la reconquête du passé perdu, du retour vers des origines méconnues alors que le programme, lui, est basé sur une série de lieux qui ne doivent rien au hasard et qui sont issus du passé de ses parents. En effet, le parcours établi est fonction d'une série de « lieux de mémoire » que José Luis a fait siens et qui justifient l'exigence de « retour » comme en témoigne la détermination exprimée dans le plan du voyage, la précision de l'énumération et la série de futurs incisifs (« iré », « pasaré », « cruzaré »..).

Les voix du personnage et du narrateur transportent alors le lecteur dans le temps et lui permettent de vivre, à travers le « viacrucis »[35] du personnage, l'inquiétude des « rouges » menacés et réprimés en 1937, leur engagement malgré la peur, puis l'exil. Les temporalités et les évènements se superposent alors, tandis que José Luis revit

---

32 Voir Amadeo López, « La función paterna en Fernando Aínsa», *in* Norah Dei cas, Cécile Braillon-Chantraine et Fatiha Idmhand, *Fernando Aínsa, el escritor y el intelectual entre dos mundos, op.cit*., p. 287.

33 *Ibid*., p. 55-57.

34 Fernando Aínsa, *Los que han vuelto, op.cit.*, p. 60.

35 *Ibid*., p. 64.

l'enterrement de sa mère, il marche sur les pas de ses parents, en Espagne, à la reconquête du passé et durant ce voyage, initiatique, le lecteur perçoit l'extrême mobilisation des sens comme le montrent les répétitions des verbes de perception tels que *escuchar, sentir,* ou *ver* :

> (…) Madre te veo como te vi en las fotos amarillentas…(…) cierro los ojos bajo la lluvia….
>
> Esto es lo que más recordaría durante años. El timbre sonando con una peculiar tonalidad…[36]

La création de ce réseau synesthésique permet de communiquer au lecteur les sentiments découverts par José Luis tels que la peur, l'étonnement ou l'inquiétude. En découvrant ce que fut la guerre, il change de regard sur son père, sur son appartenance et rentre chez lui, après neuf mois en Espagne : « Vuelvo consciente a Santiago »[37]. Les racines qu'il a retrouvées en Espagne sont donc celles de son pays, le Chili, un pays que sa profession l'amène ensuite à « explorer »[38], découvrir et apréhender avec un autre regard. L'écrivain nous propose alors de suivre le protagoniste dans une nouvelle traversée, celle de son propre pays, il est alors intéressant de constater, toujours grâce à l'importance du réseau synesthésique, le renversement de la perspective : le regard n'est plus tourné vers l'Atlantique mais vers le Pacifique, il ne regarde plus vers le Nord et l'Europe mais plus près, vers un autre nord et vers le désert, comme si le mur « andin » avait circonscrit le regard et réorienté les choix du personnage. Pour José Luis, le voyage a donc cessé d'être une rencontre avec son identité, lorsqu'il a saisi la portée de l'histoire : le pèlerin qui était en quête d'un objet indéfini, a découvert des racines impalpables lorsqu'il a rencontré l'Histoire…

Le même fil sensitif guide ensuite le lecteur vers une autre époque et une autre guerre, d'une déception à l'autre et d'un coup d'état à l'autre. Un autre exil se prépare de nouveau, forcé cette fois :

> -… Como en la guerra, como en España, ¡quién diría que aquí también llegaría![39]Las fechas y las distancias, tramos de vida y espacios respectivos se han reducido a una fórmula matemática: 1939 es a 1973 como Torrelodones a Coquimbo, Madrid a Santiago, puntos del cuadrilátero equidistante por igual del centro -Zaragoza-…[40]

---

36 *Ibid*., p. 62-63.
37 *Ibid*., p. 77.
38 *Ibid*., p. 96.
39 *Ibid*., p. 120.
40 *Ibid*., p. 127.

José Luis se retrouve de nouveau face à un voyage « retour », forcé cette fois par le coup d'état de 1973. Le narrateur illustre ainsi l'errance de ces espagnols partis trouver refuge en Amérique du Sud et qui ont rencontré une nouvelle fois les armes et le feu.

Ces exemples nous permettent donc de percevoir deux postures différentes illustrées par deux types de textes et de discours différents. D'un côté, la poésie parie sur la richesse des rencontres, encourage l'érrance, l'ouverture des frontières et des rencontres ; de l'autre, le roman et le récit en prose qui, plus proches du terrain et des personnages, dénoncent l'ironie du destin et de la guerre. Dans les deux cas cependant, le retour semble impossible : le temps ne figeant ni les êtres ni les espaces, à chaque fois, il faut reconstruire.

L'identité en héritage.

Chez Andréa Blanqué[41], les personnages sont uruguayens mais se perçoivent comme issus d'un métissage exclusivement européen et qui justifie pleinement le voyage vers les origines. Comme pour remettre en question ce qu'Alexis Nouss appelle la « multi-appartenance »[42], ceux-ci revendiquent la part européenne de l'identité héritée, comme c'est le cas des personnages de *Atlántico*[43], et revendiquent la nécessité du « retour » pour motiver la décision de l'exil tout comme l'héritage culturel, identitaire, historique ou patronymique. Dans *Altántico*[44], l'auteur offre une perspective originale puisqu'il met en scène des voix que l'on entend peu, celle des femmes[45]. Comme les hommes, elles sont aussi affectées par les problèmes économiques et par les contraintes exiliques. Chez elle, les jeunes femmes sont tout à fait modernes, elles sont issues d'une génération qui n'a pas connu la dictature mais les crises

---

41 Andréa Blanqué, née en 1959 à Montevideo, connut elle-même une courte émigration en Europe entre 1981 et 1987, en Espagne notamment, avant de retourner à Montevideo où elle vit actuellement.

42 Alexis Nouss, *Plaidoyer pour un monde métis*, Textuel, Paris, 2005, p. 11.

43 Andrea Blanqué, *Atlántico*, Alfaguara, Montevideo, 2007.

44 Tout comme dans l'autre roman que Blanqué consacre également au motif exilique, *La pasajera* (Alfaguara, Montevideo, 2003) et dans lequel la protagoniste est mariée à un juif qui décide de se rendre en Israël pour retrouver son identité. La femme doit alors affronter l'exil de son compagnon et la peur liée au conflit en cours dans cette région.

45 Andrea Blanqué est également auteur de trois recueils de poésies: *La Cola del Cometa* (1988), *Canción de Cuna para un Asesino* (1992) et *El Cielo sobre Montevideo* (1997), de recueils de récits brefs *Y no fueron felices* (1990), *Querida Muerte* (1994) et *La Piel Dura* (1999) et de romans qui ont obtenus différents prix *La Sudestada* (2001) − Premio Revelación Bartolomé Hidalgo −, *La Pasajera* (2003) − finaliste du Premio Juan Carlos Onetti −.

économiques et personnelles : elles travaillent, divorcent[46] et élèvent seules des enfants ; elles sont nées en Uruguay et finissent, comme tant d'autres, par ressentir le besoin de récupérer la part d'ombre qui entoure leur généalogie. Cet appel du passé coïncide souvent avec les problèmes économiques et, paradoxalement, avec l'absence de perspective d'avenir. L'héroïne de *Atlántico*, obtient une bourse pour aller suivre des cours de piano au conservatoire de Barcelone, mais tout change lorsqu'elle échoue à l'examen de piano et que sa bourse, son séjour en Espagne et la prolongation de son visa se retrouvent compromis. Le choix de Barcelone comme cadre spacio-référentiel n'a rien d'anodin puisque l'auteur est elle-même issue d'une famille catalane et a vécu à Barcelone de 1981 à 1987[47] : l'empreinte autobiographique est donc réelle. L'opportunité de la bourse et le patronyme de l'héroïne du roman, Lucía Domenech, sont les prétextes qui motivent le voyage de l'autre côté de l'Atlantique : il ne s'agit pas de s'exiler mais d'aller retrouver des racines localisées ailleurs, en Catalogne en particulier, comme en témoigne le nom de famille « Domenech ». Il est intéressant de remarquer qu'une nouvelle fois, l'exil vers l'Espagne est toujours lié à une contrainte historique, à une nécessité identitaire héritée. Aller à Barcelone, qui est, de surcroît, un important pôle économique et industriel, est une exigence de la généalogie.

Pour l'héroïne, tout se passe bien jusqu'à ce qu'elle perde le bénéfice de la bourse et que l'univers mélodieux du conservatoire et des notes de piano laisse place à celui injuste et difficile, des migrants. C'est une autre réalité qui s'ouvre à la jeune fille lorsque la recherche du travail s'impose à elle :

> Debo buscar un trabajo. Las calles de Barcelona están llenas de emigrantes que van a alguna parte, que vienen de algún sitio.[48]

Pour Lucía, le monde des immigrés à la recherche d'un travail est synonyme de déception et d'échecs. L'idyllisme harmonieux du monde de la musique laisse place à un univers impitoyable, celui des « métèques », celui que Carlos Liscano a magnifiquement ébauché dans *El camino a Ítaca*[49] : le monde du travail et des métiers précaires, celui des exclus que Vladimir a fréquenté avant elle[50]. Pour mettre en scène

---

46 *Cf. supra.*

47 Lors de l'entrevue publique donnée à la Biblioteca Nacional de Montevideo, lors du colloque « Navegaciones y regresos » (avril 2011), Blanqué a confié, au sujet de son séjour à Barcelone, être partie en quête du passé qu'elle a hérité de ses parents.

48 Andrea Blanqué, *Atlántico*, *op.cit*, p. 33.

49 Carlos Liscano, *Camino a Ítaca*, Montesinos, Barcelona, 2000.

50 Idmhand, Fatiha, *Heureux qui comme Vladimir … Portraits de migrants chez Carlos Liscano*, in Orecchia Havas, Teresa / Giraldi Dei Cas, Norah (éds/eds), *Sujets*

cette réalité, l'écrivaine joue avec différents niveaux de narrations qu'elle matérialise par des modifications typographiques destinées à marquer les changements de voix : des fragments en italique, qui indiquent au lecteur qu'il a glissé de l'omniscience du narrateur vers l'homodiégétisme des pensées du personnage, se multiplient et soulignent le contraste entre deux univers ; d'un côté, l'Espagne et Barcelone, un univers qui semblait prometteur et qui se transforme en cauchemar ; de l'autre, la réalité des immigrés, le rejet et l'exclusion.

> - (…) Como asistenta, como criada, como doméstica. Ganarás mucho más dinero, permanecerás sola la mayor parte del día. Serás tu propia jefa. Las casas están llenas de aparatos que hacen la tarea mucho más fácil, productos detergentes carísimos que te ayudarán, tal como lo anuncian las publicidades. Es un trabajo más liviano que una cocina de bar, que un *pub* nocturno. Podrás escuchar música, poner la radio, a ti que te gusta tanto el piano. Y si caes bien a la familia, hasta podrán conseguirte los papeles. Yo puedo recomendarte, ya te lo he dicho. Si quieres, mañana mismo llamo a la agencia de colocación y tú te presentas. Eso sí, nunca digas que tienes estudios: yo jamás mencioné que era universitaria.[51]

Lucía cherche du travail dans les bars, les restaurants, les agences de nettoyage ou de baby-sittings : elle découvre que les métiers les moins bien rémunérés sont aussi les plus exigeants physiquements et que le parcours du migrant s'accompagne de renoncements en tous genres. Pas de titres, de diplômes, de rêves et d'ambitions comme le lui rappelle cette Péruvienne rencontrée dans le métro, en effet, le travailleur étranger n'a souvent pas d'autre choix que l'exercice d'une profession que le sociologue Emmanuel Jovelin appelle « de repli »[52]. Ainsi, l'« accident biographique »[53] que représente l'immigration s'accompagne d'une ségrégation sociale liée au déclassement généralisé des populations d'origines étrangères immigrées en Europe. Malgré leur niveau de qualification élevé, ils n'ont d'autres choix que de s'insérer

---

migrants : rencontres avec l'autre dans les imaginaires hispano-américains-Migrantes : encuentros con el otro en el imaginario hispanoamericano, Collection : Liminaires - Passages interculturels - volume 22, Bern, 2012.

51 Andrea Blanqué, *Atlántico*, *op.cit*, p. 95.

52 Emmanuel Jovelin, « Itinéraires des travailleurs sociaux d'origine étrangère. Choix du travail et analyse des pratiques professionnelles», in Jean-Marie Breuvart et François Danvers, *Migrations, interculturalités et démocratie*, Septentrion presses universitaires, Villeneuve d'Ascq, 1998, p. 109.

53 Emmanuel Jovelin, *Devenir travailleur social aujourd'hui, vocation ou repli ?*, L'Harmattan, Paris, 1999, p. 213.

dans ce qu'Isabel Yépez appelle les « niches »[54] d'emplois peu ou sous-qualifiés, des emplois précaires et souvent sans protection sociale. Par ailleurs, ces phénomènes sont particulièrement visibles chez les femmes, qui, à l'instar de la protagoniste du roman, s'orientent plus facilement vers les services domestiques et à la personne qui sont, paradoxalement, souvent considérés plus sûrs que les métiers de bars ou de discothèques.

Tout au long du roman, la répétition du verbe « buscar » file la métaphore d'une recherche qui s'écarte au fil des pages de son but initial. En effet, alors qu'il s'agissait de reconquérir une identité[55], un passé et une origine (notamment celle d'un nom), Lucía se retrouve à chercher du travail, de l'argent, un logement, une adresse et des cours de piano. Ces prospections, qui l'ont écartée de l'objectif de départ, ont eu raison de son courage. Ainsi, à force de déception, elle rebrousse chemin. Tout comme Vladimir avant elle, le héros de *El camino a Ítaca*, c'est le renoncement qui clôt son expérience. L'héritage culturel et identitaire[56] n'auront été que de vaines chimères, le rejet et le racisme des « sudacas » auront eu raison de son courage. Comme chez Fernando Aínsa, le récit se referme donc sur un échec, celui de l'utopie du retour vers des origines fantasmées : c'est donc « ailleurs » que le protagoniste retrouve son « ici ».

> He pensado en los Domenech, cuando partieron, a comienzos del siglo veinte, lo hicieron mirando el mar, las colinas que rodean Barcelona…
>
> Barajas en cambio es una cápsula aséptica. … Otros pasajeros esperan junto a nosotras, con rostro de aeropuerto.[57]

Les quelques lignes qui ferment le récit et l'expérience de la jeune fille, servent à tirer différentes leçons de l'échec de cette expérience du « retour ». Pour cela, c'est l'image de la figure ancestrale de l'exil des aïeuls, de leur départ en bateau vers l'Amérique qui permet à Lucía de comprendre que les Domenech avaient quitté leur pays, mais qu'elle, elle rentre dans le sien. Dès l'aéroport, la jeune fille se trouve déjà hors

---

54 Gioconda Herrera Mosquera et Isabel Yépez, *Nouvelles migrations latino-américaines en Europe: bilans et défis*, Publicacions i Edicions de la Universitat de Barcelona, 2008, p. 23.

55 « El listín telefónico de Barcelona está lleno de Domenech, como yo, pero ellos son de aquí, yo no. No es el pasado remoto el que determina de dónde eres, ni la memoria, ni el código genético, ni mucho menos un apellido.», Andrea Blanqué, *Atlántico*, *op.cit*, p. 195-196.

56 Diego López de Lara et Laura Oso Casa rappellent que l'Espagne et l'Italie sont les principaux pays d'accueil des flux extra-communautaires en raison de la langue, de l'histoire, de la culture et des « nationalités héritées », *in*, Gioconda Herrera Mosquera et Isabel Yépez, *Nouvelles migrations latino-américaines en Europe: bilans et défis*, *op.cit*, p. 31.

57 Andrea Blanqué, *Atlántico*, *op.cit*, p. 286.

d'Espagne, en terre anonyme comme le suggère le zeugma « visage d'aéroport », dans un non-lieu[58] incarné par la vacuité de Barajas : le « visage d'aéroport » est celui du transit, du passage, celui des voyages sans fins imagé par Fernando Aínsa dans ses aphorismes. En accord avec Aínsa, nous parlerons donc d'impossible « des-exil » pour peindre l'exil intérieur qui a engouffré ces personnages : l'exil est l'espace resté « libre pour rêver »[59]. Chez Blanqué comme chez lui, la quête d'une identité ou d'une ascendance situées ailleurs est un échec, un revers cuisant et une quête vaine : une fois le voyage accompli, une fois la traversée réalisée et la confrontation à la réalité concrétisée, la vacuité reste la même.

---

58 Marc Augé, *Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, Paris, 1992.

59 Fernando Aínsa, *De Aquí y de Allá. Juegos a la distancia*, *op.cit.* p. 119.

Bibliographie

Fernando AÍNSA, *Travesías. Juegos a la distancia.* Málaga: Ed. Litoral, 2000.

Fernando Aínsa,

Aprendizajes tardíos. Sevilla: Renacimiento, 2007.

De Aquí y de Allá. Juegos a la distancia. Montevideo: Tradinco, 1991.

Los que han vuelto. Salamanca: Mira editores, 2009.

Palabras nómadas: nueva cartografía de la pertenencia. Madrid: Iberoamericana, 2012.

Blanqué, Andréa,

Atlántico. Montevideo: Alfaguara, 2007.

La pasajera. Montevideo : Alfaguara, 2003.

Bibliographie critique

Alzugarat, Alfredo, in, Norah Dei Cas, Cécile Braillon-Chantraine et Fatiha Idmhand (eds), *Fernando Aínsa, el escritor y el intelectual entre dos mundos*, ed. Iberomaericana Vervuert, Madrid, 2010.

Alzugarat, Alfredo, *Fernando Aínsa: de la España peregrina al exilio uruguayo*, in, *Resonancias*, 4 de julio de 2009, www.resonancias.org.

Augé, Marc, *Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil, 1992.

Herrera Mosquera, Gioconda, Yépez, Isabel, *Nouvelles migrations latino-américaines en Europe: bilans et défis*. Barcelona: Publicacions i Edicions de la Universitat de Barcelona, 2008.

Jovelin, Emmanuel,

« Itinéraires des travailleurs sociaux d'origine étrangère. Choix du travil et analyse des pratiques professionnelles», in Jean-Marie Breuvart et François Danvers, *Migrations, interculturalités et démocratie*. Villeneuve d'Ascq: Septentrion presses universitaires, 1998.

Devenir travailleur social aujourd'hui, vocation ou repli ?. Paris: L'Harmattan, 1999.

Lapierre, Nicole, *Pensons ailleurs*. Paris: Folio, 2006.

Liscano, Carlos, *Camino a Ítaca*. Barcelona : Montesinos, 2000.

López, Amadeo, *« La función paterna en Fernando Aínsa»*, in Norah Dei cas, Cécile Braillon-Chantraine et Fatiha Idmhand, *Fernando Aínsa, el escritor y el intelectual entre dos mundos*, ed. Iberomaericana Vervuert, Madrid, 2010.

Naharro-Calderón , José María, *« De exilios, interxilios y desexilios »*, in, *Exilios y Residencias. Escrituras de España y América*. Madrid: Iberoamericana Vervuert, 2007.

Nouss, Alexis, *Plaidoyer pour un monde métis.* Paris: Textuel, 2005.

Webographie

Acevedo, Hugo, *El Uruguay del exilio*, La República, 03/12/2006 - AÑO 11 - Nro.2390, http://www.larepublica.com.uy

Barrán, José Pedro, *El nacimiento del Uruguay moderno en la segunda mitad del siglo XIX*, Red Académica Avanzada del Uruguay - RAU2, 1995, http://www.rau.edu.uy/uruguay/

Coraza de los Santos, Enrique, in, *Scripta Nova*. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales. - *Migración y cambio social*, Número extraordinario dedicado al III Coloquio Internacional de Geocrítica (Actas del Coloquio), Universidad de Barcelona, Nº 94 (1), 1 de agosto de 2001, http://www.ub.es/geocrit/sn-94-46.htm

Idmhand, Fatiha, *L'Uruguay, pays de tous les exils ?*, in *Penser en exil. Intellectuels et mobilité*, Cahiers de la Méditerranée, n°82, 2011, p. 149-162. Article en ligne sur : http://cdlm.revues.org/5729

Macadar, Daniel, Pellegrino, Adela, *Informe sobre migración internacional*, Encuesta Nacional de Hogares Ampliada del Instituto Nacional de Estadística (INE), 2007, http://www.undp.org.uy

Pellegrino, Adela, *La emigración en el Uruguay actual: ¿El último que apague la luz?*, Centro UNESCO de Montevideo, www.unesco.org.uy/centro-montevideo